

FONDS DUBOIS

144 11

CE QUE JE FERAIS

SI J'AVAIS

CINQ CENT MILLE DOLLARS.

Prix : 25 cent. — Par la Poste , 30 cent.

PARIS,

CHEZ L'AUTEUR, 3, RUE BAILLET ;

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

Décembre 1854.

Un Américain du Mecklembourg (Allemagne) m'écrivait au mois d'août dernier la lettre suivante, qui soulève des questions capitales pour tous les Icariens, et auxquelles je veux répondre. Voici cette lettre.

« VÉNÉRÉ MONSIEUR CABET,

» Depuis longtemps réuni avec vous par le cœur, j'ai depuis longtemps aussi le désir d'être *admis* comme membre dans votre Colonie icarienne. Depuis 6 ans mon étude de prédilection a été *l'étude de tous les systèmes socialistes et communistes*. J'ai visité dans ce but *toutes les colonies communistes*, et je n'ai pas manqué de faire de la propagande pour le principe de la Communauté.

» Quant à ma moralité, je crois pouvoir suffire aux demandes les plus rigoureuses. Depuis mon enfance j'ai tâché de me perfec-

tionner ; et pour être heureux j'ai adopté pour première règle la modération dans la jouissance. Je suis étranger aux mauvaises habitudes qu'on pourrait appeler des vices, telles que l'usage du *tabac* (à fumer, à priser et à chiquer), des *liqueurs fortes*, des jeux de cartes, etc.

» Ma religion est la fraternité des hommes, mon culte la contemplation et l'admiration des beautés de la nature. La société musicale, *Germania*, dont je suis membre, a pour principe : *chacun pour tous et tous pour chacun*; égalité en droits et en devoirs. Chaque membre renonce donc librement et volontairement à tous les avantages pécuniaires, parce que des lois qui ne seraient pas fondées sur ces principes sociaux ne pourraient point assurer la liberté et l'indépendance des associés, attendu que là où est l'inégalité de fortune la vraie liberté est une illusion ou plutôt un mensonge. C'est la *fraternité des hommes*, et non l'égoïsme, qui est le plus grand stimulant de toute activité utile.

» Il y a tant de bruits désavantageux qui courent sur l'état actuel et sur l'avenir de la Colonie icarienne, que je ne puis m'empêcher de vous adresser quelques questions pour que vous ayez, en publiant mes lettres (si elles sont propres à être publiées), l'occasion de vous prononcer consciencieusement sur ces bruits. J'espère trouver dans vos déclarations le moyen de dissiper les doutes de mes amis qui, par les raisons indiquées, ont perdu confiance dans le succès de votre glorieuse entreprise. Dans ce cas, ils seraient peut-être disposés à *vous secourir* et à *vous aider* par leur coopération.

» Dans ma prochaine lettre je me propose de donner quelques explications sur la Colonie de *Rapp*, appelée *Économie*, et j'examinerai les questions suivantes :

» 1. Par quelles raisons les *Rappistes* ont-ils supprimé le mariage.

» 2. Les riches communistes d'*Economie* ne sont-ils pas obligés, du moins moralement, d'aider par leur concours l'entreprise

de M. Cabet, qui a pour but le bonheur de l'Humanité malheureuse? Et s'ils veulent être les vrais successeurs de Jésus-Christ, si sa doctrine et sa religion dans leur pureté primitive sont leur premier principe, ne commettent-ils pas une espèce de crime envers l'Humanité en n'employant par le superflu de leur richesse dans l'intérêt de l'Humanité?

» 3. Quelles seraient déjà les heureuses conséquences, si les Rappistes *prétaient* à M. Cabet, pour son entreprise faite dans l'intérêt de l'Humanité entière, la somme de 500,000 dollars?

» Quant à ma position personnelle, j'ajoute ce qui suit: — Je suis né au Mecklembourg, le 13 mars 1822. — Depuis 1848, je suis en Amérique et j'ai acquis mon droit de *citoyen* américain.

» Je suis d'accord sur tous les points des conditions d'admission, et je suis disposé à les remplir toutes. Il ne pourrait donc y avoir d'autre obstacle que celui que peut-être je ne pourrai me rendre assez *utile*. Cependant je ne manque ni de force, ni de courage, ni de persévérance pour apprendre un *métier* utile à la Communauté. Je pense que je pourrais compenser par de l'*argent* les frais que cela pourrait causer à la Colonie. Ne pourrais-je pas être employé utilement à l'*imprimerie*, à l'*école*, au *jardinage* ou à l'*agriculture*?

» En choisissant entre des jouissances *spirituelles* ou *matérielles*, je préférerais de beaucoup les premières. Dans mes heures de loisir, j'aime à m'occuper d'un ouvrage scientifique, ou autrement instructif.

» Néanmoins, je prends la liberté de vous présenter les questions suivantes:

» 1. Avez-vous acquis par votre expérience de 5 ans la *conviction* que la Communauté icarienne fondée dans l'ouest de l'Amérique réussira, et les *membres* actuels espèrent-ils de voir leurs efforts et leurs fatigues récompensés, après *peu d'années*, par le bien-être et l'aisance?

» 2. Avez-vous, vous-même, la conviction que l'existence de la Colonie ne sera pas douteuse après votre décès ?

» Les mesures que vous avez prises jusqu'à présent pour que la Colonie se suffise à elle-même par son organisation, me font espérer que ces craintes sont sans fondement.

» Comme la Société icarienne veut prouver que la Communauté est possible, et comme elle doit servir de modèle au monde entier, il faut en accélérer le succès le plus possible, et, s'il le faut, c'est dans l'intérêt général de l'Humanité, plus encore que dans l'intérêt particulier de ses membres. Par conséquent, tous les philanthropes devraient réunir leurs efforts pour aider une entreprise aussi glorieuse que la Communauté icarienne. Je veux proposer, pour aujourd'hui seulement, les moyens suivans :

» 1. Aider à se procurer les machines nécessaires pour épargner du temps et du travail aux hommes.

» 2. Faciliter l'admission de vrais icariens qui peuvent être utiles, mais qui sont pauvres.

» 3. Envoyer aux journaux les plus répandus des pétitions couvertes de signatures nombreuses, pour les engager à faire connaître les systèmes sociaux et communistes.

» Permettez-moi, cher Monsieur Cabet, de vous communiquer, mon opinion sur ces sujets importants, opinion qui est le résultat de beaucoup d'expérience.

» La Colonie de *Rapp*, qui a été fondée en 1806, et qui est estimée aujourd'hui à 9,000,000 de dollars (quarante-cinq millions de francs) a donné l'exemple du succès complet qu'une Colonie communiste peut réaliser par une activité infatigable et par une sage économie.

» Au printemps de 1853, et en mai de cette année, j'ai fait une visite aux heureux habitans d'*Economie* et recherché par moi-même la cause pour laquelle, malgré toute la prospérité de la

Colonie, et quoique cette colonie ait donné la preuve que la Communauté est matériellement réalisable, elle est restée sans imitation.

» Je tâcherai de vous éclairer la-dessus quand le temps me le permettra.

» Espérant voir s'étendre un jour le système icarien sur toute la terre, je vous prie de me recommander à tous les chers habitants d'Icarie.

» Respectueusement et affectueusement votre sincère.

» H. ALBRECHT. »

RÉPONSE.

MON CHER MONSIEUR,

Votre lettre du 1^{er} août m'a fait beaucoup de plaisir en m'apprenant l'existence d'un nouvel Icarien, qui me paraît en même temps sincère et loyal, intelligent et instruit, généreux et dévoué à la cause de l'Humanité, éclairé par l'étude et les voyages, portant sur les questions sociales une vue haute, large et profonde, et bien convaincu de la supériorité et de l'excellence de notre système le *Communisme icarien*. Quoique j'aie été souvent cruellement trompé, quelquefois par des apparences et des protestations (et l'on est inévitablement exposé à l'être quand, comme moi, on est en rapport avec des centaines de milliers d'individus), la mission que je me suis imposée serait trop pénible si je ne pouvais donner ma confiance qu'après une longue pratique des individus; et je me sens disposé, d'après vos seules lettres, à accepter avec plaisir le concours que vous nous offrez (avec beaucoup d'autres).

Vous commencez à vous faire connaître personnellement par vos lettres : veuillez achever en m'envoyant une notice biographique sur vos études, vos occupations, vos travaux, votre vie, votre situation de famille ; je suis persuadé d'avance que tout ce que vous nous apprendrez nous sera agréable comme ce que vous nous avez déjà communiqué.

J'accepte volontiers votre offre de nous faire connaître parfaitement la Colonie *Rapp* et toutes les autres que vous avez visitées. Du reste, puisque vous vous disposez à venir en septembre, vous pourrez le faire quand vous serez parmi nous.

Faites-nous connaître aussi votre société *Germania*, son nombre, sa composition, son organisation, etc. Il semble qu'elle a le sentiment communiste, même icarien : je l'apprendrais avec bien du plaisir.

Vous êtes disposé à vous rendre *utile* de toute manière par votre travail : cette disposition nous suffit. Vous serez employé au travail dans lequel vous serez le plus utile à la Communauté.

Vous dites que les Rappistes, qui sont riches à 9 millions de dollars et qui se disent les successeurs de Jésus-Christ, devraient bien nous prêter 500,000 dollars, pour nous aider à travailler dans l'intérêt de l'humanité... Ah ! s'ils nous prêtaient 500,000 dollars.... J'ai eu souvent cette idée.... Mais j'ai attendu.... Aujourd'hui votre communication me décidera peut-être....

Vous dites que tous les philanthropes devraient nous aider.... Vous avez mille fois raison, et je ne désespère pas qu'on finira par le faire quand on commencera à nous bien connaître dans le monde savant, philanthrope et riche.... en attendant que nos amis nous aident seulement à rendre notre *Communiste* HEBDOMADAIRE, comme je viens de le demander dans son numéro d'août.

Vous me demandez si j'ai foi dans l'avenir de notre Colonie : c'est une question bien grave, bien compliquée, et qui pourrait m'embarrasser ; mais elle ne m'embarrasse pas du tout, et je suis

au contraire bien aise que vous me la fassiez : seulement, tout en répondant sans hésiter OUI, et pour une époque d'autant plus rapprochée que nous conquérons plus vite des collaborateurs nombreux, capables et dévoués, je vais m'expliquer tout à l'heure plus en détail.

M. Albrecht me demande si j'ai confiance dans l'avenir de la Communauté; voyons :

AI-JE FOI EN LA COMMUNAUTÉ ?

Quand, en parcourant l'Histoire, j'ai vu l'Humanité malheureuse partout et toujours;

Quand, en en cherchant la cause, je l'ai vue manifestement dans une organisation sociale fondée sur l'individualisme qui produit la misère et l'ignorance pour la masse, le bien-être et l'opulence pour une petite minorité privilégiée, laquelle misère et laquelle opulence enfantent tous les vices, tous les crimes et presque toutes les calamités;

Quand j'ai vu que l'Humanité, naturellement et essentiellement perfectible, a fait d'immenses *progrès*, notamment par la suppression de l'esclavage et par le développement de la Démocratie, et que par conséquent le mal n'est pas sans remède;

Quand, cherchant le *remède*, je l'ai vu clairement dans la Communauté, basée sur la Fraternité, l'Égalité et la Liberté;

Quand, consultant tous les Philosophes anciens et modernes, j'ai vu les plus célèbres, ceux qui sont le flambeau et la gloire du Genre Humain par leurs lumières et leurs vertus, unanimes sur l'existence du mal, sur sa cause, sur le remède et sur la nécessité de la Communauté;

Quand, surtout, j'ai vu *Jésus-Christ* et ses Apôtres, et les plus savans comme les plus vertueux Pères de l'Eglise, proclamer la Communauté basée sur la Fraternité ;

Quand, rédigeant mon *Voyage en Icarie*, j'ai acquis la conviction que la Communauté était réalisable et possible ;

Quand, comparant le Communisme Icarien à tous les autres Systèmes Socialistes, j'ai acquis cette conviction qu'il pouvait seul résoudre tous les problèmes sociaux ;

Quand, considérant que les malheurs de l'Humanité seraient éternels si personne n'avait le courage de se dévouer pour y mettre un terme en y appliquant le remède, je me suis demandé si ce n'était pas un devoir de tenter l'entreprise pour moi qui avais ces convictions plutôt que pour tout autre qui ne les avait pas ;

Quand, examinant en outre ma position, j'ai considéré qu'une longue vie d'étude et de travail, quelque expérience des hommes et des choses acquise dans des fonctions judiciaires et législatives, civiles et politiques, et de nombreuses manifestations de la sympathie et de la confiance populaires, pouvaient m'autoriser à penser que, sans trop de témérité, je pouvais aspirer au succès d'une aussi gigantesque entreprise, ou du moins prendre l'initiative, donner l'impulsion et l'exemple et préparer les voies pour un plus jeune, un plus capable ou un plus heureux ;

Alors plein d'enthousiasme et de foi j'ai consacré le reste de ma vie, je me suis dévoué, dans toute la force du mot.

Alors (revenant d'un exil de cinq années en 1839), j'ai fait, en France et en Europe, pendant près de dix ans, une vaste propagande, en publiant mon *Vrai Christianisme*, un journal (*le Populaire*) et plus de quarante écrits, pour développer mon Système Icarien et réfuter toutes les objections.

Des centaines de milliers d'hommes et de femmes ont adopté avec ardeur ma doctrine, surtout à cause de son principe de fraternité.

Cette approbation populaire, souvent manifestée avec éclat,

jointe aux nouvelles études et aux nouvelles méditations nécessitées par cette longue propagande, a confirmé, corroboré et rendu presque inébranlable ma foi en la Communauté.

Et si le Gouvernement m'avait aidé, ou seulement s'il ne m'avait pas entravé, j'aurais eu, de lui ou d'ailleurs, tous les fonds indispensables pour les avances d'un premier établissement; j'aurais entrepris une grande Communauté en France, avec tout le personnel et tout le matériel nécessaires; et, je n'en ai pas le moindre doute aujourd'hui, la question de la Communauté se trouverait décidée par le plus complet succès.

Mais, avant février 1848, une persécution aussi aveugle que violente, de la part du Gouvernement, des privilégiés et même du Parti révolutionnaire, a éclaté contre moi et mes amis.

Après la Révolution, quoique j'aie fait une proclamation qui a déterminé le Peuple à la modération et qui a rendu un service tel que jamais peut-être, a dit alors *la Presse*, un plus grand n'avait été rendu à la Société, cette persécution, plus aveugle encore et plus furieuse, n'en a pas moins fait pousser, dans Paris, à près de cent mille hommes armés, les cris à *bas les Communistes, mort à Cabet!*

C'est par suite de cette persécution que nous avons pris la résolution d'émigrer et de venir fonder en Amérique une Colonie Communiste ou une Communauté Icarienne, dans l'intérêt du Peuple et de l'Humanité, par dévouement à leur cause.

La première avant-garde, partie pour le Texas, l'a bientôt abandonné à cause de son climat; et tous ensemble nous sommes venus nous établir provisoirement à Nauvoo, pour aller plus tard fonder dans l'Ouest un établissement définitif.

Nous sommes donc à Nauvoo depuis plus de cinq ans, et nous nous y sommes soutenus presque sans moyens, malgré les persécutions et les calomnies, malgré d'innombrables et d'immenses difficultés, en progressant toujours quoique lentement.

Et maintenant on vient de me demander si j'ai foi dans la Communauté et dans la Colonie de Nauvoo et de l'Iowa.

Et, sans hésiter, j'ai répondu *oui*.

Je répète *oui*, parce que, quoique nous ne soyons pas des anges, j'ai la confiance que la masse des Icariens n'oubliera jamais les engagements sacrés qu'elle a pris envers le Peuple et l'Humanité, envers elle-même et envers moi, et qu'elle aura toujours le dévouement, le courage et la persévérance qui m'ont déterminé à lui décerner d'avance le titre de *Soldats de l'Humanité*.

Pour Icarie, le plus difficile est fait : le reste n'est plus qu'une question d'argent et de temps.

Même sans augmentation d'argent, le succès, nécessairement plus lent, me paraît certain.

Mais avec les fonds nécessaires (et j'ai la confiance que nous les aurons), le succès me paraît aussi rapide qu'indubitable.

Du reste, que les hommes éclairés, convaincus et généreux, viennent augmenter notre nombre et nous aider de leur concours, c'est leur intérêt bien entendu comme leur devoir; et le succès sera plus rapide encore et plus assuré.

Pour moi, après quinze ans d'études et cinq ans d'expérience, le Communisme est la destinée de l'Humanité, et c'est à lui qu'appartient l'avenir. Par nous ou par d'autres, un peu plus tôt ou un peu plus tard, il triomphera !

Et ma foi dans son triomphe est telle que, si, par un hasard quelconque, je restais seul en Icarie, je serais prêt à recommencer avec d'autres l'expérience de la Communauté.

Mais, dit-on, Icarie survivra-t-elle à son fondateur ? Voyons encore :

ICARIE SURVIVRA-T-ELLE A SON FONDATEUR ?

C'est la seconde question qui m'est adressée formellement par M. *Albrecht* comme on l'a vu et qui m'est faite tacitement par beaucoup d'autres.

Quelque complexe, délicate, difficile, on pourrait même dire embarrassante, que soit cette question, il faut absolument y répondre, et j'y réponds sans hésiter : *oui*, par les raisons et avec les distinctions qui suivent.

Le succès dépend des Icariens présents et absents, d'abord et surtout des présents, de leurs qualités, de leur raison, de leur persévérance, de leur courage, de leur dévouement, en un mot de leur volonté : le voudront-ils ?

Je ne puis le leur demander ; car l'apparence du doute à cet égard pourrait leur paraître une injure : mais je puis, et chacun le peut avec moi, former mon opinion et ma conviction d'après les faits.

Or, j'ai été *absent* de la Colonie pendant plus d'un an, du 11 mai 1851 au 21 juillet 1852 ; et, parti pour me défendre, à Paris, devant la Cour d'appel, contre la plus dangereuse accusation, dirigée contre le chef reconnu du Communisme, je pouvais être enlevé à la Colonie pendant plusieurs années, avec les circonstances les plus redoutables pour elle ; et le danger était d'autant plus grand que j'avais déjà été condamné par défaut en mon absence et que tout le monde me croyait définitivement condamné, victime de l'aveuglement et de la violence de l'esprit de Parti, comme 3 ans auparavant j'avais été menacé de mort par la garde nationale armée, et comme peu de temps après décembre j'ai été proscrit sans jugement par le seul motif qu'on me disait chef de l'école socialiste la plus populaire et la plus nombreuse.

Eh bien, devant cette *absence* et en face de ce danger, quelle a été l'attitude de la Colonie ? La voici :

Voici la lettre que, après mon départ pour la France en 1851,

les Icariens m'écrivaient et signaient le 31 mai, et qui fut publiée dans le *Populaire* à Paris le 4 juillet suivant :

« CHER ET VÉNÉRÉ CITOYEN,

» La meilleure manière de vous prouver notre *affection*, notre *gratitude* et notre *vénération*, c'est de vous confirmer, chaque fois que nous vous écrirons, que nous sommes unis, que nous pratiquons la fraternité, que nous nous aimons, en un mot que nous suppléons au vide que vous laissez dans la Communauté, en nous efforçant d'être doux et tolérans les uns envers les autres, comme vous l'étiez pour nous.

» C'est maintenant que nous sentons tout le prix de vos *vertus*.

» Si nous ne pouvons vous donner d'autre consolation, d'autre joie, d'autre bonheur en compensation de toutes les tortures dont on a abreuvé votre vie, ayez cette joie, ce bonheur, cette consolation, sans restriction. C'est nous tous, *vos enfans*, votre grande *Famille*, qui vous disons : *nous nous aimons ; nous sommes unis*.

» C'était pour nous une grande appréhension que l'idée de votre *éloignement* ; nos angoisses étaient grandes, nous doutions de nous-mêmes. Vous, vous n'en doutiez plus ; vous nous jugiez mieux que nous n'osions le prétendre, puisque vous partiez.

» Votre *sage prévoyance dans nos lois*, dans nos *règlements*, que notre sublime doctrine de Fraternité vous a inspirée, nous a fait faire un pas immense dans la pratique de la démocratie.

» Nous pourrions dire en quelque sorte que, ne comptant plus que sur nous, nous nous sommes *ralliés davantage à notre œuvre*, fruit de tant de sollicitude de votre part.

» Nous pousserons peut-être au delà de ce que vous n'osiez l'espérer la réalisation de la Communauté, de la démocratie et de la véritable RÉPUBLIQUE FRATERNELLE....

» En cela, notre expérience du passé nous a trempés davantage

dans la foi démocratique, en nous donnant plus de réflexion, plus de jugement, et beaucoup moins de présomption.

» Comme vous l'écrivait M. Dana, rédacteur de la *Tribune de New-York*, dans une lettre que nous avons reçue après votre départ, *vous avez plus fait pour le socialisme qu'aucun autre des écrivains démocrates-socialistes*. Vous avez essayé la *pratique*, mettant en jeu comme apport votre popularité, votre réputation, votre gloire, votre vie, en sacrifiant vous et votre famille.

» Nous tromperons l'attente des adversaires et des ennemis du socialisme qui attendent notre chute pour crier à l'impossibilité, à l'impuissance contre le communisme, le socialisme et la démocratie.

» Cher citoyen, le récit journalier de ce qui se passe dans la Communauté vous donnera toujours davantage, nous n'en doutons pas, la confiance que, comme nous l'avons dit lors de votre départ, **VOTRE ESPRIT EST TOUJOURS AU MILIEU DE NOUS.**

» Si nous avons quelque incertitude sur la *solidité de notre édifice*, nous sommes rassurés tout à fait aujourd'hui ; la confiance que nous avons les uns dans les autres nous rend plus forts que jamais.

» En revenant le plus tôt possible parmi nous, vous complétez ce qui nous manque, c'est-à-dire que, pour l'avenir, vous serez mieux secondé, et que nous marcherons plus sûrement à la réalisation complète de nos idées.

» Avec vous et de nouveaux frères, nous ferons l'*Ucarie* grande et belle comme nous la rêvons.

» Recevez, cher et honoré citoyen, l'expression de nos sentiments d'affection et d'amour. »

(Suivent les signatures.)

A quoi je répondais :

« Oui, je savais bien que mes frères de Nauvoo ne consentiraient qu'à regret à mon absence, quelque courte qu'elle dût être,

et je ne serais pas parti si j'avais pu croire que ma présence leur fût indispensable : mais, après tant d'épreuves courageusement subies, je comptais sur leur résignation, leur fermeté, leur raison, leur dévouement à la cause du peuple et de l'humanité, et même sur leur amitié pour moi ; je comptais même que les Icariennes rivaliseraient avec les Icariens pour serrer toujours davantage les liens de l'UNION FRATERNELLE qui fait notre principale force et notre plus puissant moyen de propagande et de prospérité. Je n'en éprouve pas moins de plaisir quand j'apprends que mon espérance et ma confiance n'ont pas été trompées. Honneur à eux ! Leur sagesse et leur courage à remplir leur mission populaire et humanitaire leur acquièrent de nouveaux titres à mon affectueux dévouement comme à l'estime et à la sympathie de nos frères de France et de tous les pays.

Le 29 juillet, la Gérance m'écrivait une lettre publiée dans le *Populaire* du 6 septembre, disant :

« TRÈS CHER CITOYEN CABET,

» Ce qui nous préoccupe le plus pour le présent, c'est l'attente de l'issue de votre procès ; nous sommes dans la plus grande *anxiété*, bien que nous croyions qu'il est impossible que vous soyez condamné.

» Nous sommes arrivés à un des moments les plus *difficiles* depuis votre départ, conséquence inévitable du chômage du moulin, plus de deux mois arrêté par les eaux. — Le hasard nous a en quelque sorte aidés à faire face à tout.

» Mais si vous êtes condamné, nouvelles *difficultés*, nouveaux *embarras*. — Comment faire comprendre ici que vous êtes innocent, que c'est de la persécution, que c'est de l'infamie ! Nos protestations suffiront-elles ?

» Le fait de votre *absence*, peut-être de votre *condamnation* dont on tirera tout le mal possible contre nous et contre vous, est un *grand danger* pour la Communauté. Il vaut mieux en voir toute l'étendue et être *prêts à y parer*.

» Pas d'illusions ! si vous êtes condamné, si vous êtes captif, vous serez peut-être abandonné par beaucoup de ceux qui se disaient vos amis....

» Il faut nous attendre à tout. — Pour ceux qui sont courageux et dévoués, rien ne pourra les abattre ; plutôt que de fuir les coups de nos ennemis, nous suivrons *votre exemple*, nous leur ferons *courageusement face*. C'est notre résolution...

» Ainsi, si vous nous dites : je ne peux vous aider pour le présent : on a voulu vous tuer en me frappant, ne comptez plus que sur vous-mêmes ; nous vous répondrons que nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour qu'*Icarie résiste au choc* le plus terrible que nous ayons reçu depuis que nous existons, et nous *ré-sisterons*.

» Pour la Gérance,

» PRUDENT. »

Le 11 août, dans une lettre collective, publiée dans le *Populaire* du 13 septembre, la Colonie me disait :

» CHER ET VÉNÉRÉ CITOYEN,

» Nous venons de réélire à l'unanimité les membres de la Gérance qui avaient fini leur temps le 3 août. C'est une *nouvelle preuve de l'union* qui a toujours régné dans nos rangs malgré votre *absence*.

» Les six mois qui viennent de s'écouler ne nous ont pas été favorables sous le rapport matériel ; mais, d'un autre côté, nous avons beaucoup gagné moralement, et, de l'aveu même de nos adversaires, aujourd'hui plus que jamais le succès de notre entreprise *n'est plus douteux*.

» Quoiqu'il nous soit impossible d'admettre que vous puissiez



être condamné, nous craignons que vous ne soyez encore en butte à la haine que vous portent vos ennemis politiques, haine qui nous a poursuivis même au-delà des mers !

» Nos adversaires peuvent encore s'imaginer qu'en frappant l'homme ils *anéantiront l'idée*. Illusion ! notre Communauté, si petite qu'elle soit, n'en est pas moins le point lumineux de l'avenir qu'aucun souffle ne peut maintenant éteindre.

» Quels sont les difficultés, les obstacles que nous n'ayons pas eu à vaincre ? N'avons-nous pas eu à subir les plus rudes épreuves ?

» Notre *volonté*, notre *courage*, notre *foi*, ont suffi jusqu'à présent à l'accomplissement de notre tâche ; et maintenant que nous sommes aguerris par la lutte, qui pourrait nous *décourager* et nous faire *reculer* ?

» Que verrions-nous dans votre condamnation, sinon un effet de l'ignorance, de l'aveuglement et de la passion qu'inspire le désir de voir *tomber votre œuvre* ?

» Aussi, au lieu de nous ébranler, une pareille persécution ne ne ferait qu'*augmenter notre courage*.

Quelle que soit la nouvelle que nous recevrons, nous sommes *préparés*. Notre amour pour la Communauté ne peut s'éteindre devant une grande iniquité. Nous apprécions les conséquences qui pourraient résulter pour la Colonie de la privation de son guide, et nous sommes trop familiarisés avec les gênes et les soucis de notre entreprise pour ne pas savoir les *supporter*.

» Nous vous le répétons : triomphant ou vaincu, vous aurez toujours notre respect, notre confiance, notre amour et notre vénération. »

A quoi je répondis publiquement :

« **CHERS AMIS,**

» Je vous félicite de votre fermeté, de votre énergie, de votre courage en face du danger que vous pressentiez. Vous êtes de

vrais Icariens, de véritables Icariennes à la hauteur de votre mission, et je suis fier de vous avoir pour disciples, pour compagnons et pour amis. »

Le 17 août, THERME m'écrivait une lettre insérée dans le *Populaire* du 20 septembre, dont voici le principal passage :

« CHER CITOYEN,

» Si la justice aveuglée par les passions politiques prononçait votre condamnation, avec autant de *courage* et d'*énergie*, de *résignation* et de *dignité*, que vous accepteriez votre sort, nous accepterions le nôtre. Nous prouverions au Monde, par notre *persévérance*, notre *courage*, notre *union*, et nos *progrès*, que nous sommes, par les sentimens que vous nous avez inspirés, *dignes de la mission* que nous avons acceptée. Que pourrait contre vous la condamnation prononcée par quelques hommes, quand l'Europe et l'Amérique retentissent du bruit de *vos vertus*? rien! Si les juges vous condamnent, l'Humanité vous absoudra...

» THERME. »

Le même terminait une lettre du 11 mai à sa famille en France, en lui disant :

» Nous sommes vraiment unis... N'ayez *aucune inquiétude* sur l'*avenir* de la Communauté? »

Un autre membre de la Colonie m'écrivait à la même époque :

« CHER PÈRE,

» Nous qui jouissons déjà des bienfaits de vos efforts, nous devons vous *imiter*. Comme vous, nous serons inébranlables, et nous saurons braver courageusement tous les obstacles avec calme et dignité, comme il convient à vos vrais disciples, car *votre vertu ne mourra pas*, parce que vos maximes sont les maximes de la suprême raison qui indiquent la vraie route de la justice.

» TESSA. »

Le 19 août, dans une lettre publiée par le *Populaire* du 20 septembre, la Gérance me disait :

« CHER CITOYEN,

» Nous sommes *préparés*, quant à nous, à recevoir la nouvelle la plus cruelle pour nos sentimens avec résignation, en cherchant du *courage* et de la force dans la *MISSION* que nous avons entreprise...

» Si vous êtes condamné, notre douleur sera poignante, mais notre volonté est assez forte pour répondre à l'avance que, loin de nous laisser aller au découragement, nous nous dresserons plus vigoureusement que jamais contre l'adversité.

» La chose principale que vous désirez le plus savoir, c'est comment nous pourrions parer à une telle nouvelle. Si rien d'imprévu ne vient s'abattre sur la Colonie, nous aurons une *grande douleur*; mais, nous vous le répétons, nous ne nous *découragerons pas*.

» Pour la Gérance,

» PRUDENT. »

Et je répondais dans le même journal :

« Très bien ! Je suis heureux, enchanté, de ces faits capitaux, le sentiment de votre *mission*, votre *union fraternelle*, votre *résignation*, votre *énergie*, votre *courage* et votre *affection* pour votre meilleur ami. »

Et quand, après mon acquittement par la Cour d'appel, je résolus de passer l'hiver à Paris pour y organiser un nouveau journal, le *Républicain*, à l'effet de rallier le Peuple en prévision des évènements qui s'approchaient, la Colonie approuva mon projet, pensant que la prolongation de mon absence serait *sans danger* pour elle.

Eh bien, que résulte-t-il de tous ces faits ? N'en résulte-t-il pas que la Colonie est assez solidement fondée pour résister à tous

les chocs, à mon absence, à ma captivité, à ma mort; que la masse de ses membres a assez de raison, de lumières et de sagesse pour comprendre que son INTERÊT est de rester unie, et que c'est aussi un DEVOIR SACRÉ envers nos vieillards et nos infirmes, nos veuves et nos orphelins, nos femmes et nos enfans?

N'en résulte-t-il pas qu'ils ont assez de conviction pour nos principes, assez de confiance dans notre organisation, assez de courage et d'énergie?

N'en résulte-t-il pas qu'ils ont assez d'estime et de confiance en moi et en mes écrits pour que le *souvenir* de mon dévouement, l'*exemple* de ma persévérance, restent vivans au milieu d'eux et soutiennent leur persévérance et leur dévouement?

N'en résulte-t-il pas enfin qu'ils sentent parfaitement que c'est pour eux une question d'*honneur* vis-à-vis le Peuple entier et l'humanité entière?

Si je devais mourir demain, je suis trop véridique et j'ai trop la conscience de ma responsabilité morale pour disconvenir que cet évènement prématuré pourrait avoir quelques inconvéniens.

Mais je ne veux pas mourir sitôt, à 66 ans : une bonne constitution, une vie frugale et sans excès, qui m'ont fait supporter l'acclimatation sans les maladies qu'elle produit ordinairement, me permettent d'espérer encore quelques années de travail.

Et si je puis consacrer encore 3 à 4 ans à l'achèvement de l'édifice, j'en garantirai l'inébranlable solidité.

Je la garantirai surtout si j'ai les 500,000 dollars dont j'ai parlé précédemment, et tôt ou tard je les aurai !

Ou quand, à nos Icariens dévoués et courageux, se joindront

quelques nouveaux Icariens comme plusieurs de ceux que la Communauté vient d'acquérir.

A nous donc les esprits éclairés et les cœurs généreux qui se sentent embrasés de l'amour de l'humanité.

SI J'AVAIS CINQ CENT MILLE DOLLARS!

Si j'avais 500,000 dollars (2,500,000 francs), le succès de la Communauté serait si rapide et si complet, je n'en ai pas le moindre doute, qu'elle inspirerait tout de suite la plus vive sympathie et la plus entière confiance, qu'elle obtiendrait un crédit indéfini, et qu'elle aurait bientôt un capital double, triple, etc., qui doublerait, triplerait, etc., ses moyens et ses chances de rapides succès. Par conséquent, celui ou ceux qui mettraient à ma disposition 500,000 dollars, comme dit M. Albrecht, seraient les bienfaiteurs d'Icarie et de l'Humanité.

Que ferais-je donc avec ces 500,000 dollars? Voyons.

Je prendrais tous les moyens possibles pour développer rapidement la Colonie; pour élever, en 2 ou 3 ans, son personnel à quatre ou cinq milliers d'individus; pour assurer la production et la fabrication de tous les objets d'alimentation, de vêtement, de logement, etc., qui leur sont nécessaires; et particulièrement pour construire une Commune Icarienne dans notre établissement de l'Iowa.

Je prendrais ce personnel en France, en Allemagne, en Amérique, partout, en choisissant toutes les industries nécessaires, dans l'ordre de leur nécessité, surtout des agriculteurs et des constructeurs.

Je prendrais, dans toutes les classes, des ouvriers et des savans, des ingénieurs et des architectes, des manufacturiers et des administrateurs... Je choisirais surtout des Icariens; et je ne doute pas que j'en trouverais assez pour tous les besoins, ayant assez d'argent pour lever toutes les difficultés, en diminuant l'apport pour

les uns et en le supprimant pour les autres. Je paierais même, s'il était indispensable (ce que je ne crois pas), des ouvriers qui s'engageraient à travailler pour la Colonie sans en être membres.

Je réduirais le minimum d'apport à 200 francs et peut-être même à 100 francs, en dispensant du trousseau et des frais de voyage depuis le Havre ; et tout de suite je trouverais plus de cent mille Icariens, parmi lesquels j'en choisirais d'abord quatre à cinq mille, puis d'autres milliers successivement... — Les plus dignes ou les plus utiles pourraient même être dispensés de tout ou partie de l'apport.

Je dispenserais de tout achat et de toute dépense pour le trousseau. Chaque partant apporterait seulement le linge, les vêtements, etc., qu'il posséderait, en sorte que le bagage serait moins embarrassant ; on lui fournirait même, au moment de l'embarquement au Havre, un vêtement extérieur uniforme pour le voyage ; puis, à l'arrivée, le vieux trousseau serait remis à la Communauté et remplacé par un nouveau trousseau uniforme, qui serait fourni par elle, ce qui simplifierait l'administration et éviterait d'innombrables difficultés, ce que je considère comme une condition essentielle pour le succès complet de la Communauté.

Pour pouvoir fournir ainsi le nouveau trousseau à tous les membres de la Colonie, je demanderais à l'agriculture la production des matières premières (laine, chanvre, lin, etc.), et à l'industrie la fabrication des étoffes et des vêtements. Par conséquent, j'emploierais tous les moyens d'acquérir les terres nécessaires en achetant, s'il le fallait, la partie d'abord indispensable.... Puis j'acquerrais tous les troupeaux, bestiaux, machines et instrumens d'agriculture nécessaires, et toutes les mécaniques et outils que réclament les diverses manufactures les plus urgentes. Nous fabriquerions ainsi tout ce qui nous serait nécessaire, plus solidement et plus économiquement, en utilisant tous nos bras ; et nous faciliterions les départs en déchargeant les partans du trousseau.

J'ai dit que nous les déchargerions aussi des frais de voyage depuis le Havre. A cet effet j'acquerrais un navire qui amènerait nos émigrans Icariens depuis le Havre à la Nouvelle-Orléans, et

un bateau à vapeur qui les amènerait dans la Colonie. Nous éviterions par là une somme énorme payée par les Icariens pour leur transport, et nous aurions les vivres de meilleure qualité avec plus d'économie. Nous fixerions nous-mêmes le départ en avertissant longtemps d'avance nos amis. Nous n'aurions pas d'étrangers avec nous, et nous pourrions disposer de la place comme nous voudrions pour notre plus grande utilité et notre plus grande commodité. L'équipage, composé d'Icariens, et un directeur expérimenté pour le voyage seraient dévoués aux voyageurs et ne consulteraient que l'intérêt de ceux-ci. On éviterait par là beaucoup de pertes, beaucoup d'avaries et une grande partie des fatigues, des gênes et des inconvéniens du voyage, ce qui serait un double avantage immense.

Pour faciliter le recrutement et développer convenablement la propagande, je ferais toute la dépense nécessaire pour publier, en allemand et en anglais comme en français, toutes les brochures, petits écrits, almanachs et journaux nécessaires.

Je choisirais, pour la rédaction, des Icariens qui seraient écrivains, qui sauraient ces différentes langues, qui pourraient être apôtres et missionnaires, qui pourraient assister à toutes les grandes réunions, qui m'aideraient à correspondre avec tous les journaux, avec toutes les Sociétés, avec tous les hommes influens.

Si j'avais 500,000 dollars, j'aurais les moyens nécessaires pour faire et je ferais toutes les améliorations possible dans la nourriture, le vêtement, le logement, l'ameublement, les ateliers, les écoles, l'infirmerie, les divertissemens et les embellissemens. Je ne voudrais cependant aucun *superflu*, aucune prodigalité, et seulement le *nécessaire*, avec l'économie et l'ordre en tout, mais le nécessaire réglé raisonnablement et largement de manière qu'il pût satisfaire tout le monde et paraître ce qu'on appelle du *bien-être*, en l'accompagnant toujours de la propreté et même du goût.

Pour la *nourriture* je voudrais que nous n'eussions rien à acheter, mais que nos terres, nos jardins, nos vergers, nos trou-

peaux, notre volaille, nous produisissent en abondance des grains, des légumes, des fruits, du laitage, de la viande, etc., etc.

Nous aurions une *cuisine* commode avec tous les *ustensiles* nécessaires, et j'achèterais à l'instant tout ce qui nous manque ; car la bonne organisation matérielle de la cuisine est une des premières nécessités.

Les *tables* et la *vaisselle* seraient sans luxe mais très propres, comme le *réfectoire* serait bien chauffé, bien éclairé et orné d'inscriptions et de peintures rappelant nos principes ; car rien de tout cela n'est sans influence sur l'ordre et la satisfaction dans la Communauté.

Je voudrais aussi qu'on pût faire régulièrement dans les ménages de petites distributions alimentaires et autres, qui seraient agréables et presque nécessaires dans plusieurs cas. Il faudrait y consacrer quelques fonctionnaires, peut-être quelques chevaux et quelques voitures, etc. : mais ces petites satisfactions ont tant d'avantages et leur privation a tant d'inconvénients que, pouvant faire la dépense, je n'hésiterais pas à la faire.

Je ne voudrais aucun luxe dans le *vêtement*, aucune superfluité, aucune coquetterie ; je voudrais un uniforme pour les hommes, un uniforme pour les femmes, un uniforme pour les petites filles, un uniforme pour les petits garçons ; je voudrais ces uniformes le plus simples et le plus économiques que possible, mais je les voudrais commodes et même gracieux, pour les femmes surtout.

Je voudrais aussi, pour chacun, l'habit de travail pris et laissé dans l'atelier, et l'habit de repos pour le dehors.

Ce double habit, ces uniformes, seraient sans doute une grande dépense ; mais la propreté et l'égalité dans le vêtement ont une telle influence sur toute la conduite des individus que je me sentirais heureux de pouvoir faire cette dépense.

C'est dans le *logement* que chacun doit trouver l'indépendance et la liberté, c'est là surtout que l'individualisme doit se combiner avec le Communisme. Je ne veux aucun luxe d'abord dans le logement tant que tout le monde n'aura pas le nécessaire ; mais

je voudrais le nécessaire pour chacun, un logement séparé pour chaque ménage, ni trop étroit, ni trop vaste, commode et complet. Puisque personne ne peut avoir ni domestique ni nourrice, je regarde comme absolument nécessaire que le logement présente aux femmes toutes les facilités possibles pour faire leur ménage, soigner leurs petits enfans, et entretenir la propreté; il faut que le logement soit disposé de manière qu'elles aient à volonté et sans fatigue l'eau froide et l'eau chaude, le chauffage et l'éclairage, toutes les provisions apportées à domicile par des fonctionnaires, et des emplacements convenables, soit pour chaque approvisionnement, soit pour le nettoyage. Je voudrais une petite cuisine, un petit parloir, un petit cabinet pour bain avec une baignoire; un petit jardin pour de la verdure ou des fleurs; en général, toutes les commodités imaginables, pour que la famille, surtout la femme, puisse trouver sous sa main et sans sortir tout ce dont elle peut avoir besoin; en un mot, tout en ne voulant toujours que le nécessaire, je voudrais le logement le plus parfait qu'on puisse imaginer (car le logement est peut-être plus de la moitié de la vie); et pour obtenir ce logement le plus parfait et le plus économique, je prendrais tous les avis, tous les conseils, tous les plans, surtout ceux des hommes de l'art; j'ouvrirais des concours; j'offrirais un prix d'honneur.... Pour tout cela il faudrait, non-seulement beaucoup de travail (que nous pourrions fournir), mais beaucoup d'argent; et c'est le manque d'argent qui nous a empêchés de faire jusqu'à présent: mais si j'avais 500,000 dollars, il n'y aurait plus pour moi d'impossibilités!

De même pour *l'ameublement*: rien que le nécessaire, mais tout le nécessaire simple et commode, même de bon goût, pourvu qu'il soit économique, et que tout le monde puisse l'avoir également et en même temps. Beaucoup de petits meubles manquent aujourd'hui dans les ménages, parce que, dans le principe et jusqu'à présent, nous manquions de l'argent nécessaire, ce qui avait d'immenses inconvéniens pour l'administration, pour les individus et pour la Société: mais si j'avais 500,000 dollars, tous ces inconvéniens disparaîtraient promptement parce que, avec l'argent nécessaire, j'aurais tous les ateliers, toutes les machine

et instrumens, tous les ouvriers et toutes les matières premières nécessaires ; nous arrêterions la liste de tous les meubles, objets mobiliers et ustensiles nécessaires et leur ordre de nécessité, et nous les ferions fabriquer en masse et distribuer successivement à tous.

Les *ateliers* seraient, comme les logemens, garnis de tout ce dont ils ont besoin, machines, outils, matières premières, magasins, etc.

Ce que j'ai dit du logement, je le dirais de la *Ville* ou de la *Commune* : rien que le nécessaire d'abord, mais tout ce qui serait nécessaire sous le rapport de la salubrité, de la commodité, de la facilité des communications, de la propreté, de l'arrosage, de l'éclairage, du placement des édifices publics, des ateliers et des magasins, etc. ; des plans, des concours, etc. ; avec l'argent, par conséquent avec tous les ouvriers et le reste nécessaires, je ferais rapidement construire, en briques et bois, une *Commune* icarienne pour 4 à 5,000 Icarieus dans l'Iowa !

Le manque des bâtimens nécessaires a, pour l'administration et pour tout, d'innombrables inconvéniens qui peuvent compromettre le succès du système social le plus parfait. Avec l'argent nécessaire, je ferais donc construire tous les bâtimens publics indispensables, non seulement ateliers et magasins, cuisines et réfectoires, mais infirmerie pour les hommes, infirmerie pour les femmes, grande salle d'assemblée générale, salles diverses pour des réunions et des cours, bureaux pour l'administration.

Si j'avais 500,000 dollars je ferais construire une double infirmerie pour les femmes comme pour les hommes, garnie de tous les ustensiles nécessaires, surtout avec des bains ; et, en attendant que chaque logement eût sa baignoire, je ferais faire des bains publics.

Je n'épargnerais rien surtout pour l'éducation, pour une salle d'asile réunissant les tout petits enfans, et pour les Écoles de filles et de garçons... Ici, beaucoup de dépenses sont indispensables pour un bâtiment assez spacieux, pour les salles d'étude et celles

de récréations, les dortoirs, etc., les cuisines, etc., les cours et jardins, etc. J'y voudrais un gymnase complet et quelques petits ateliers. J'y voudrais aussi tous les instructeurs (quand même il faudrait d'abord en payer quelques-uns), tous les livres, tous les instrumens, tous les jeux, et même beaucoup de pensionnaires étrangers.... Il faudrait certainement beaucoup d'argent ! Mais si j'avais 500,000 dollars, j'aurais tous les moyens nécessaires pour faire de l'École une petite communauté qui se servirait elle-même, qui se suffirait à elle-même, qui formerait une Génération éclairée, laborieuse, Icarienne, et qui, par sa propagande en action, déciderait pour toujours la question de la Communauté.

Je ferais plus : je ferais quelques embellissemens, peu dispendieux, surtout en fleurs, et j'établirais des jeux publics, parce que les récréations, comme le repos, sont une espèce de nécessité pour le travailleur, surtout dans une Colonie naissante.

Et je ferais tous mes efforts, dans des cours et des écrits Icariens, faits par moi ou par des collaborateurs, pour exciter les sentimens nobles et généreux, fraternels et humanitaires, pour faire préférer la tempérance et le dévouement au sensualisme ou à l'égoïsme, et la jouissance intellectuelle et morale à la jouissance matérielle.

On sait d'ailleurs que, en Icarie, c'est le Peuple qui exerce la souveraineté, qui fait ses lois, qui décide toutes ses affaires, tandis que chaque citoyen a le droit de proposer tout ce qui lui paraît utile et bon. Aussi quand, dans ce qui précède, j'ai dit *je ferais*, j'ai entendu dire *nous ferions*, parce que je proposerais seulement, mais avec la confiance que les propositions du fondateur d'Icarie seraient généralement adoptées par des hommes qui se sont dits ses disciples en l'appelant leur père.

Et maintenant, quoique je n'aie parlé que du nécessaire, ce nécessaire Icarien n'est-il pas un véritable bien-être, surtout si on le compare au sort actuel de l'immense majorité du Genre Humain ?

Cette vie sans misère et sans inquiétudes, sans autre impôt qu'un travail court et modéré, sans aucun obstacle pour le mariage, avec le bonheur de la famille, sans soucis pour l'éduca-

tion des enfans, sans procès et sans tribunaux, sans gendarmes et sans prisons, sans crainte des faillites et des vols, des insurrections et des révolutions, avec la porte ouverte à tous les beaux-arts, à toutes les améliorations et à tous les progrès, avec l'assurance du nécessaire en tout sans l'aspect affligeant d'un seul misérable, cette vie, dis-je, n'est-elle pas une vie heureuse ?

Qui peut douter qu'il existe des millions d'hommes qui accepteraient avec transport une pareille vie ?

Que l'on mette donc à ma disposition les 500,000 dollars dont il est question, et la Colonie sera bientôt nombreuse, bientôt peut-être un État, sans que personne pense à la quitter.

Du reste, après avoir redoublé de précaution pour que chacun connaisse bien, avant de partir, tous les détails de notre organisation et de notre existence, je serais bien plus sévère pour l'application de tous nos principes, pour l'accomplissement de toutes nos conditions d'admission, pour l'exécution de toutes nos lois et de tous nos réglemens ; je ne tolérerais aucune infraction capable de troubler la Communauté ; et cette sévérité serait une nouvelle garantie qui faciliterait la propagande et le recrutement.

Aidé, soulagé par un plus grand nombre de collaborateurs, je pourrais me borner au rôle de conseil et d'écrivain, pour exposer et développer toutes mes idées et tous mes plans d'organisation.

Plus indépendant et plus libre, plus satisfait, plus content, plus heureux moi-même, j'aurais plus de chances pour vivre longtemps encore et consolider de plus en plus mon ouvrage.

Je terminerai par une réflexion capitale : l'expérience de plus de cinq années me donne la conviction que, quant au système, à la doctrine, aux principes, la Communauté est parfaitement réalisable avec tous ses bienfaits ; que toutes les difficultés que nous avons rencontrées sont venues des questions d'administration, des questions de nourriture, de vêtement, de logement, etc., etc., qui sont communes à toutes les Colonies, aux Colonies non Communistes comme aux Colonies Communistes, parce que toutes ont également besoin d'être nourries, vêtues, etc. ; que, pour toutes ces questions matérielles, il faut de l'argent et beaucoup d'argent :

que toutes nos difficultés, même les infractions aux principes, sont venues de ce que, dès le commencement et toujours, par suite des circonstances politiques et autres, nous avons été privés de l'argent nécessaire ; que, si nous avions eu cet argent, notre entreprise aurait complètement réussi sous tous les rapports ; enfin que, dès aujourd'hui, si nous avions des moyens financiers, le succès définitif et complet serait assuré.

Enfin, je répéterai ce que j'ai dit en commençant : si j'avais d'abord 500,000 dollars, j'en aurais bientôt le double, le triple, etc., et le succès produirait toujours de nouveaux succès.

Et pourquoi n'obtiendrais-je pas ces 500,000 dollars ? Je pourrais citer un grand nombre d'hommes opulents et généreux qui ont consacré de grandes fortunes à l'établissement d'un hospice, d'une école, etc. Aujourd'hui même, les journaux parlent du docteur *Eliphalet Nott* qui, avec sa femme, vient de donner 610,000 dollars à un Collège de New-York. pour amener la suppression de l'usage du *tabac* qu'il considère comme un grand mal. Honneur à lui comme à eux ! Mais je ne doute pas que, quelque jour, quelque part, l'un de ces riches généreux comprendra qu'il rendrait un bien autre service à l'Humanité en donnant ou prêtant 500,000 dollars à Icarie..!

Je proposerai bientôt une souscription générale en France, en Amérique, etc., une assurance mutuelle pour les enfans des Icarieus, etc. Quand même personne ne nous donnerait ou prêterait les 500,000 dollars, nous marcherons, nous progresserons avec toutes les chances qu'offre l'Avenir et la Persévérance, et nous finirons par réussir complètement ; mais si quelqu'un nous donnait bientôt ou nous prêtait les 500,000 dollars, le succès serait bien plus rapide et bien plus assuré, et, je n'hésite pas à le répéter, le donateur ou le prêteur serait un bienfaiteur de l'Humanité.

CABET.

RÉCENS OUVRAGES DE CABET

EN VENTE CHEZ L'AUTEUR, 3, RUE BAILLET

(En son absence, s'adresser à MADAME CABET.)

Colonie ou République Icarienne.....	» 40
Prospectus de la Colonie; Situation au 7 août 1852..	» 40
Réception et admission.....	» 15
Lettre sur la réforme.....	» 15
Lettre à Julien.....	» 25
Compte-rendu après le 1^{er} semestre 1854.....	» 35
Réception et Admission dans la Colonie.....	» 15
Lettre sur la Réforme.....	» 15
RÉFORME ICARIENNE.....	» 25

ANCIENS OUVRAGES DU CIT. CABET.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

les quatre premiers volumes, 1789 à 1830, 4 fr. le vol....	16 »
LE VRAI CHRISTIANISME, 3^e édit., 1 vol.....	2 50
VOYAGE EN ICARIE, 5^e édit., 1 vol.....	3 »
Le même, <i>en allemand</i> , traduit par <i>Ewerbeck</i>	4 »
Comment je suis Communiste et mon Credo commu-	
niste.....	» 20
Le même, <i>en allemand</i> , traduit par <i>Ewerbeck</i>	» 30
Le Démocrate devenu Communiste malgré lui..	» 20
La Femme, son malheureux sort dans la société actuelle..	» 10
L'Ouvrier, son futur bonheur dans la Communauté.....	» 15
La ligne droite et Propagande communiste.....	» 60
Le Gant jeté au Communisme.....	» 25
Le voile soulevé sur le procès de Tours.....	» 25
Bien et Mal, Danger et Salut.....	» 15
Insurrection de juin 1848.....	» 50
Bombardement de Barcelone.....	1 »
Lettre du Cit. Cabet à l'Archevêque de Paris....	» 30
Procès en escroquerie, Défense et Acquiescement	
du Cit. Cabet.....	1 50